

## SCIENCE &amp; CULTURE

CAHIER F

PRIX DU QUÉBEC

LE DEVOIR



**Janette Bertrand** est la première lauréate du prix Guy-Mauffette pour la radio et la télé  
*Page 3*



Jean Provencher passe de l'histoire à l'Histoire avec le prix Gérard-Morisset, qui consacre une œuvre dédiée au patrimoine  
*Page 8*



Les lauréats des Prix du Québec, en compagnie de Sam Hamad, ministre du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation, et de Christine St-Pierre, ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

SOURCE REMY BOILY

## Ils sont les acteurs d'une autre mondialisation

### La liberté accordée au « laisser-penser » s'opère au profit de tous

Le Québec doit être une terre d'innovation: tel est le slogan qui pourrait donner paroles au chant que répètent inlassablement les ténors économiques en cette ère où le mot « mondialisation » devrait figurer, lui aussi, en bout de l'autre rime. Si certains fredonnent, voire beuglent, ces airs, d'autres passent à l'action et accumulent les réalisations. Félicitations en cette année 2011 aux récipiendaires des Prix du Québec.

NORMAND THÉRIAULT

« Pour moi, il est une force de la nature impressionnante avec un des cerveaux les plus rapides, incisifs et créateurs qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma carrière scientifique. En plus d'être une véritable encyclopédie ambulante, cet être dynamique, motivé par les défis, éloquent et pragmatique, est incessamment centré sur les mécanismes physiopathologiques. Il est plutôt difficile à suivre. C'est un gentilhomme et un savant avec qui j'ai beaucoup aimé travailler. »

Tout un hommage! Il est celui que rend un Jean Davignon, lui-même une autorité en son domaine, à Nabil Seidah, qui vient de se voir attribuer le prix Wilder-Penfield réservé à la recherche biomédicale, lui dont les travaux de son équipe à l'Institut de recherches cliniques de Montréal ont permis la mise au point de médicaments pouvant traiter plus

d'une maladie de ce siècle, soit le mauvais cholestérol, l'anxiété, le cancer et autres maladies cardiaques. Rien de moins.

Et le même jour, c'était mardi dernier, à l'Assemblée nationale, l'œuvre de Jean Grondin a reçu aussi reconnaissance. Si le fait qu'il reçoit le prix Léon-Gérin, qui consacre une carrière poursuivie en sciences humaines, n'en fera pas pour autant une star des émissions *people*, il n'en demeure pas moins que rares sont les philosophes qui ont pu inscrire, entre autres titres, dans leur curriculum vitae des ouvrages aussi majeurs que le sont *Introduction à la métaphysique*, *Philosophie de la religion*, *Universalité de l'herméneutique* et *Introduction à Hans-Georg Gadamer*. Si le Québec se félicite déjà d'être identifié aux productions d'un Klibanski ou d'un Brisson, il avait jusque-là attendu pour rendre hommage à celui pour qui Kant, Heidegger et Nietzsche sont des compagnons de pensée.

Savoir

Chaque année, les Prix du Québec mettent à l'avant-scène plus d'une et plus d'un qui ont



La médaille qui accompagne l'attribution d'un Prix du Québec est signée cette année MARC, soit Marinescu Constantin.

SOURCE REMY BOILY

travaillé, souvent dans l'ombre, à faire avancer les connaissances ou à produire des ouvrages qui transforment la connaissance des choses.

Ainsi, un soir, assis devant un téléviseur, il a été donné à plusieurs de revoir leur conception de ce qu'étaient la schizophrénie, ses causes ou le triste sort souvent réservé à qui en était atteint. Pourquoi? Janette Bertrand signait alors à Télé-Québec un télé-théâtre, un autre dont le volet informatif comptait autant que le développement dramatique de la trame: une chose que la réci-

piendaire du premier prix Guy-Mauffette a répétée durant plus de 600 heures dramatiques! Il y aurait des records Guinness qui seraient ainsi plus dignes de mention que d'autres...

Notoriété

Et on pourrait poursuivre ainsi la liste. Si le travail d'un Gilles Mihalcean, lauréat du prix Paul-Emile-Borduas, est à l'occasion vu dans un lieu public, plus d'un ignore en retour qui est l'auteur de cette œuvre, quand d'autres ignorent que si le général de Gaulle se fait entendre dans un

film de Jean-Claude Labrecque, c'est parce qu'un Marcel Carrière, lauréat du prix Albert-Tessier, a su trouver la façon d'enregistrer des paroles qui ont marqué notre histoire.

Par contre, par les ondes, les Jean Provencher, lauréat du prix Gérard-Morisset, et Jacques Duval, lauréat du prix Georges-Émile-Lapalme, ont leur public, ce qu'aimerait pouvoir proclamer un Joël Des Rosiers, lauréat du prix Athanase-David: les poètes fredonnent souvent avant de pouvoir déclamer.

En retour, le nom d'un Yannick Nézet-Séguin est répété même à l'extérieur des salles symphoniques: si le récipiendaire du prix Denise-Pelletier a une tribune en étant à la direction de l'Orchestre métropolitain, il possède toutefois déjà, à 36 ans, une feuille de route impressionnante: n'a-t-il pas dirigé en neuf saisons, avec les risques que cela entraîne, pas moins de 60 orchestres différents?

Et il n'est pas le seul à faire la preuve que la valeur, comme on disait, n'attend pas le nombre des années: à 47 ans, Jean-Claude Tardif est non seulement directeur du Centre de recherche de l'Institut de cardiologie, mais il est aussi titulaire de la Chaire de recherche en athérosclérose de l'Université de Montréal. Le récipiendaire du prix Armand-Frappier évolue donc en recherches cliniques dans un ré-

seau de partenaires qui rejoint quelque 2000 hôpitaux situés dans plus d'une vingtaine de pays. À lui seul, il établit que, si mondialisation il y a, le Québec en est un des acteurs.

Et qui fait des recherches portant sur le monde nordique ne peut le faire sans tenir compte des recherches d'un Serge Payette: lui qui reçoit cette année le prix Marie-Victorin s'attelle d'ailleurs à compléter *Flore du Québec nordique*, ouvrage qui découle de vingt années d'engagement à faire connaître cette autre flore, celle au nord de la laurentienne.

Liberté

Réalisations, donc, mais accomplies souvent à l'extérieur d'une tendance, l'actuelle qui voudrait que la recherche porte fruit immédiatement. À la création immédiate d'emplois, d'autres ont ainsi répondu que, mondialisation ou pas, il faut savoir investir pour qu'il y ait un jour rentabilisation effective et rentabilité réelle. Ainsi, un Nabil Seidah poussera un cri du cœur: « Il faut laisser aux scientifiques une liberté de pensée. »

Et si ce cri est entendu, qu'on sache que c'est tout le Québec qui ne démentira pas. À l'heure des Prix du Québec, il faut admettre que certains et certaine, plus que d'autres, ont su faire œuvre.

Le Devoir

# PRIX DU QUÉBEC

Prix Albert-Tessier

## « On apprend en travaillant »

L'homme du « son » de l'ONF se souvient

Affairé à bricoler des outils de prise de son plus efficaces et plus mobiles, Marcel Carrière fut un acteur majeur de l'avènement du cinéma direct et, par ricochet, de l'entrée du cinéma québécois dans la modernité. On le reconnaît enfin en lui attribuant le prix Albert-Tessier.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Pour la suite du monde, À tout prendre, Le chat dans le sac, Le festin des morts: nommez les films phares du secteur français de l'ONF, Marcel Carrière est au générique de chacun d'eux. Profession: «ingénieur du son», un métier de l'ombre rebaptisé plus tard preneur de son. Remarquez qu'il ne se contentait pas de cueillir du bruit, un micro à la main. Des dispositifs de prise de son, Marcel Carrière en a carrément inventé! Récemment, honneurs lui furent rendus par le biais du prix Albert-Tessier.

Mais qu'on ne s'y trompe pas: sa contribution technique, essentielle à la révolution cinématographique québécoise qui vit le jour à l'ONF avec les Jutra, Carle, Perreault, Brault, Groulx et consorts, est reconvenue depuis longtemps dans le milieu. Et Marcel Carrière demeure modeste...

**Conciliation travail-famille**

«On travaillait tellement, se souvient le lauréat en s'as-

seyant dans un coin isolé du café de la Cinémathèque. On enchaînait les films. J'ai toujours dit qu'on apprend en travaillant. Je trouve très triste que les cinéastes d'aujourd'hui soient contraints d'attendre deux, trois, quatre ans entre leurs projets.»

Vrai qu'il a roulé sa bosse, Marcel Carrière, portant plusieurs chapeaux. Ainsi, du son passa-t-il à la réalisation, du documentaire (*Avec tambours et trompettes*) à la fiction (*O.K... Liberté*), puis à la direction du mythique Comité du programme français de l'ONF à l'enseignement... Soucieux de l'apprentissage des métiers du cinéma, il aida à la fondation de l'INIS, l'Institut national de l'image et du son. En 1994, il prit sa retraite. Ces jours-ci, il est antiquaire. Bref, il n'arrête pas et ça semble lui réussir, en témoignent un air serein et un sourire facile.

«Je ne suis pas quelqu'un de nostalgique, mais j'aurais aimé tourner plus de fictions, avoue le réalisateur de *Ti-Mine*, *Bernie pis la gang*. J'ai aussi quelques regrets, comme celui de ne pas



RÉMY BOILY  
Le preneur de son Marcel Carrière a porté plusieurs chapeaux dans le domaine du cinéma.

avoir été très présent lorsque mes enfants étaient petits. Je me souviens d'un été qu'on devait tous passer ensemble. J'avais promis. Puis, on m'a offert l'occasion d'aller tourner en Chine [pour son documentaire *Images de Chine*]. Avec ma femme et les enfants, on s'est repris l'été suivant. Sur la durée, son épouse ne lui en aura pas trop tenu ri-

gueur: 52 ans après lui avoir dit oui, elle est toujours à ses côtés. «On est un des rares couples du cinéma à avoir tenu le coup», précise Marcel Carrière avec autant d'amour que de fierté dans le regard.

D'ailleurs, au temps de son activité professionnelle éfrénée, même ses enfants mirent l'épaulé à la roue! Dans Ré-

jeanne Padovani, ce sont en effet les petits Carrière qui jouent la progéniture du personnage joué par Luce Guilbeault. «Lorsque la Cinémathèque lui a rendu hommage, on m'a demandé de prononcer quelques mots, mais je ne savais pas quoi dire. Elle était déjà très très malade. Alors, je lui ai simplement rappelé qu'elle avait été la mère de cinéma de mes enfants. Ça l'a fait rire», se souvient Marcel Carrière.

**Les années d'invention**

Lorsqu'il mit au point un appareil permettant la captation de son direct pendant le tournage du film *Les raquetteurs*, de Michel Brault et Gilles Groulx, Marcel Carrière n'avait pas conscience d'écrire un bout d'histoire. Humblement, il explique le comment du pourquoi, parle de «bricolage». Il se destinait à une carrière d'ingénieur: ses bases en électricité lui auront servi.

Car dans son village de Bouchette, en Outaouais («La famille de Gilles Carle habitait là», précise-t-il), Marcel Carrière ne rêvait pas de cinéma, même s'il courait les «séances» organisées une fois par mois à la salle paroissiale. Or, lorsqu'il eut vent quelques années plus tard que l'Office national du film du Canada cherchait un stagiaire étudiant, il postula. «Je devais rester un été. J'y ai passé 40 ans!»

Quarante années riches d'anecdotes, il va sans dire. «Un jour, Michel Brault et moi étions en France pour rencontrer Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Ils étaient brouillés avec la télé française, mais comme nous étions mandatés par Radio-Cana-

da, ça leur allait. Une journée que monsieur Sartre était au piano avec une jeune fille — il aimait les jeunes filles — la caméra était admise dans son appartement, mais pas le micro! Lors du tournage de *Stravinski*, j'avais mis au point un micro radio très compact et j'ai convaincu une connaissance commune, une Franco-Ontarienne qui fréquentait le célèbre couple, de le cacher dans son sac à main!» Ramassé sur lui-même dans le couloir contigu, Marcel Carrière enregistra tout à l'insu du grand intellectuel. Dans l'appartement d'en face, madame de Beauvoir veillait au grain. «Ils n'habitaient pas ensemble, mais elle pouvait voir chez Sartre par la fenêtre de sa salle de bain!»

Pour *La visite du général de Gaulle au Québec*, de Jean-Claude Labrecque, Marcel Carrière fera le même coup au légendaire homme politique. «Il était alors pratiquement sourd et aveugle. Dans la voiture qui les emmenait, il avait son aide de camp qui lui criait "Levez-vous, mon général!", puis "Asseyez-vous, mon général!". Et de Gaulle de se lever et de saluer la foule qu'il devinait à peine, puis de se rasseoir!», rigole Marcel Carrière en s'excusant d'enchaîner ainsi souvenirs et reminiscences: «Je saute du coq à l'âne. Ma femme me dit toujours "Tu parles, tu parles..."».

Et depuis 52 ans: il faut croire qu'elle y trouve son compte. Et nous aussi, car de ces histoires-là on ne saurait se lasser. Du reste, les prix servent aussi à rappeler que ce sont les petites histoires qui contribuent à la grande. Et mille bravos, monsieur Carrière.

Collaborateur du Devoir

Prix Paul-Émile-Borduas

## Que la figure soit !

«La meilleure sculpture est celle qui ne dit rien»

Gilles Mihalcean, auteur d'une signature reconnaissable entre toutes, est le récipiendaire du prix Borduas 2011. Lui, un des premiers artistes postmodernes du Québec. Il a voulu rompre avec le formalisme rigide qui animait la scène aux débuts de sa carrière, dans les années 1970.

JÉRÔME DELGADO

Une colonne en mousse jaune trône au milieu de l'ancien garage. Comme s'il s'agissait du cœur de sa prochaine sculpture. Gilles Mihalcean assure pourtant du contraire. Cette structure verticale ne le convainc pas, ne lui a rien apporté. Derrière elle, par contre, sous l'anonymat d'une toile protectrice, repose une de ses plus récentes œuvres, *Trou de ver*, exposée au centre Clark en 2009.

L'ancien garage, son atelier, fourmille ainsi d'éléments hétéroclites, un peu comme le font ses œuvres depuis quarante ans. Des objets visuellement forts, sans raison apparente, cohabitent avec d'autres plus discrets. Le véritable sens se cache quelque part dans ce pharnax de matériaux.

Gilles Mihalcean, auteur d'une signature reconnaissable entre toutes, est le récipiendaire du prix Borduas 2011. Pour rompre avec le formalisme rigi-

de des années 1970, il a d'abord quitté l'enseignement et s'est dès lors consacré, au tournant des années 1980, à un travail de sculpture orienté vers la figure, voire vers la statuaire liturgique. Sans laisser tomber les préoccupations formelles ou matérielles.

«Au début, j'étais malheureux parce que je me trouvais dans un contexte très formaliste. J'étais noyé dans ce discours et c'était très difficile, effectivement. Ces gens prônaient une sculpture avec un contenu non référentiel, dit-il de ses collègues à l'Université Laval. Moi, j'essayais le contraire.»

**Reconnaissance**

Gilles Mihalcean a eu sa part de reconnaissance. Le CIAC de Claude Gosselin lui a offert une première exposition individuelle d'envergure en 1992. En 1995, c'est le Musée d'art contemporain qui lui consacre une expo-bilan. Dix ans plus tard, il devient le deuxième ré-

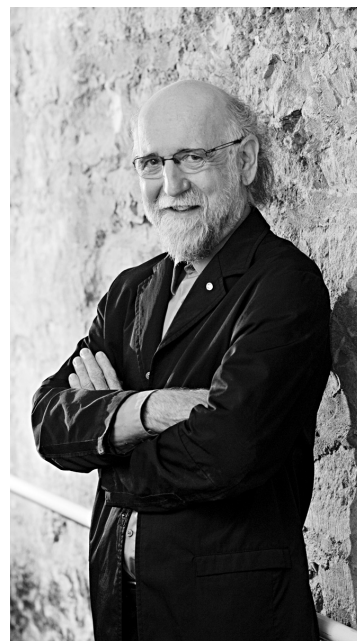
cipiendaire de la bourse Jean-Paul-Riopelle.

Mihalcean a marqué de sa griffe l'espace public par quelques œuvres, dont *Monument à la pointe* (2001) et *Daleth* (2010). En 2011, cet électron libre, sans galeriste derrière lui, a surpris par une expo de «petits formats» à la galerie Roger-Bellemare.

Décoré de ses Borduas et Riopelle, le sculpteur sourit à l'évocation de ce statut particulier. Sans plus: il assure ne pas courir les concours. Pas plus qu'il ne carbure aux ventes. C'est un désir «égoïste», dit-il, qui le fait avancer, soit celui de transformer les matières. S'il peut se vanter de vivre à temps plein de son art, ce n'est que grâce aux conditions d'aide publique instaurées au pays.

Il apprécie certes ses médailles. Le Borduas, particulièrement, lui a fait comprendre qu'il appartient à cette classe de «gens qui jouent un rôle important dans la société». «Une reconnaissance sociale» qui l'impressionne, du fait qu'il se retrouve à côté de personnalités fort connues comme Janette Bertrand.

«Ce sont des gens à peu près de ma génération, dit-il au sujet



RÉMY BOILY  
L'artiste Gilles Mihalcean

des autres lauréats d'un Prix du Québec, avec ce même objectif de se dépasser.»

**Déroulement**

Gilles Mihalcean n'a jamais cherché à plaire, à suivre des courants. S'il a tant tenu à sa manière de sculpter, à ce mélange de références reconnaissables et de choses indéfinissables, de matériaux, de formes et de couleurs, c'était par besoin vital. Celui à qui on attribue souvent l'étiquette de poète avoue avoir de la difficulté à qualifier son travail de narratif.

«Dans ma sculpture, il y a l'idée du déroulement, mais ce

déroulement ne mène nulle part. C'est un ensemble d'objets qui se juxtaposent et s'appellent.»

Gilles Mihalcean n'a pas seulement ramené le contenu référentiel dans la sculpture et ouvert ainsi les portes à des BGL et autres Valérie Blass. Il se distingue aussi pour sa distance avec le monde des idées et un art dit conceptuel.

«L'art, ce ne sont pas des idées, assène-t-il. Je travaille avec des idées, bien sûr. Mais [pratiquer l'art], c'est avoir une idée et l'abandonner. Aller vers la matière pour exploiter cette idée, la transformer jusqu'à ne plus la reconnaître et la trahir quelque part.»

L'idée restera toujours «un peu simple»; son abandon est fondamental pour atteindre de la profondeur. Il ne sert rien de suivre une ligne de pensée très précise, parce que, dans le fond, croit-il, «la meilleure sculpture est celle qui ne dit rien».

Mihalcean travaille de manière instinctive, avec ses mains surtout, à l'affût des accidents et erreurs qui le surprendront, qui le mèneront «à des choses que je ne connais pas». Si l'atelier est l'endroit-clé pour rencontrer les erreurs, le temps est, aux yeux de l'artiste, son outil premier. Indispensable, c'est lui qui donne du recul, qui permet de trahir les idées de départ. Mais le temps est aussi utile à ceux qui regardent.

«Le temps est le processus de la sculpture. Ça se fait lentement, ça s'installe aussi lentement,

dans la tête des gens. Même en art public. La sculpture reste un objet qui attend, qui dort quelque part, et, un jour, on passe à côté et il nous parle.»

Pour Gilles Mihalcean, il est faux de croire qu'on peut assimiler une œuvre d'art dès sa première lecture. Une longue fréquentation et des moments loin de l'œuvre sont nécessaires pour une meilleure appréciation. Surtout à l'endroit d'une sculpture.

«Une sculpture, pour moi, c'est ça: il faut la voir le moins possible. Autrement, elle devient ennuyeuse, demeure pareille. Un tableau, à la limite, par la couleur, peut offrir autre chose. Une sculpture, c'est une couleur, une masse, une petite masse. Il faut la brasser, d'une certaine façon.»

Ça ne l'étonne pas, dans cette optique, que l'art n'arrive pas à passer dans les médias, au langage très immédiat. Ils sont incompatibles avec la création, qui exige «qu'on s'intériorise».

Mihalcean n'est pas l'artiste d'idées. Il en a néanmoins quelques-unes dans la tête, qu'il espère faire publier un jour: l'homme manie aussi la plume. Un essai sur l'atelier, un autre sur la sculpture en tant qu'objet pour la maison. «Il faut savoir comment vivre avec une sculpture», dit-il. Ses «recettes»: la déplacer, la cacher, «la brasser». Pour ne pas qu'elle nous ennueie.

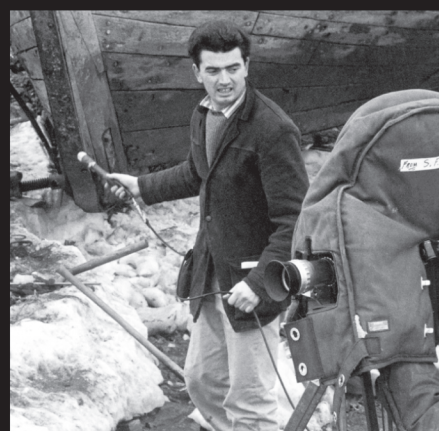
Collaborateur du Devoir

## La Ville de Montréal félicite

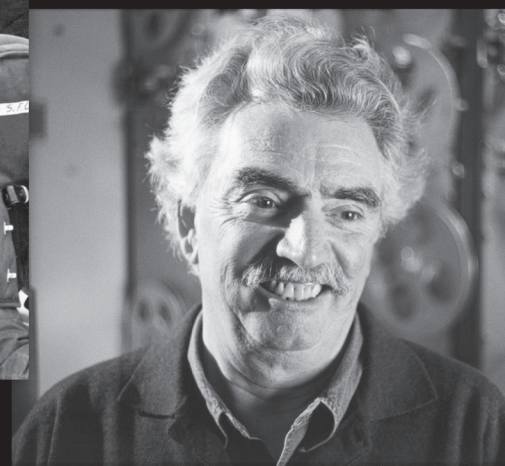
**Gilles Mihalcean, sculpteur,**  
lauréat 2011 du prix Paul-Émile-Borduas,  
et est fier de le compter parmi les artistes  
de sa collection d'art public.

Montréal

Un grand artisan du son



Un réalisateur marquant



Un pionnier de notre cinématographie

L'ONF salue l'apport exceptionnel de Marcel Carrière, lauréat du prix Albert-Tessier 2011, au cinéma québécois.



# PRIX DU QUÉBEC

Prix Guy-Mauffette

## Madame multimédia signe une première

Soixante ans de carrière à la télé et à la radio, et bientôt un nouveau roman

Janette Bertrand a l'honneur de recevoir un nouveau Prix du Québec saluant une carrière exceptionnelle dans les domaines de la radio ou de la télévision. La formule peut aussi s'inverser: c'est tout à l'honneur de cette haute distinction décernée par le gouvernement du Québec de marquer le premier coup avec la nomination de Janette Bertrand.

STÉPHANE BAILLARGEON

Le seul résumé de ses activités professionnelles donne le vertige: 60 ans de carrière, 600 heures de dramatiques, des milliers d'heures d'animation, près de 25 émissions de radio et de télé, plus de 800 textes dans divers médias, 25 prix et distinctions (dont le Prix du Gouverneur général et le prix Condorcet), une décennie et demie d'enseignement, quatre rôles au cinéma, deux romans (et bientôt trois), une biographie et maintenant un prestigieux Prix du Québec pour couronner tout ça. Franchement, qui dit mieux comme carrière multimédia?

«Je suis surprise chaque fois qu'on me remet un prix, confie Janette Bertrand, première lauréate du prix Guy-Mauffette. Je ne pense jamais aux récompenses et quand elles arrivent, c'est comme un cadeau. Je ne suis pas un homme. Les hommes, ce n'est pas leur faute, ils sont comme ça, ils trouvent ça important la pérennité. Nous, les femmes, on pense à ne rien laisser d'autre que de l'amour à nos enfants et à nos petits-enfants. J'en ai huit et j'ai deux arrière-petits-enfants. Je ne pense pas à laisser mon nom sur un monument. Je veux que ces gens que j'aime se rappellent de moi en disant: "Mamie était le fun", "Mamie elle cuisinait bien". Moi, mon bonheur le plus profond est là. Mais bon, un prix comme

celui-là, je le redis, c'est un très beau cadeau.»

La rencontre a lieu chez elle, dans son magnifique appartement perché tout en haut d'une tour au centre-ville de Montréal, la ville qui l'a vue naître en 1925. Les grandes parois de verre inondent le salon de lumière et permettent de contempler toute la ville, l'Université McGill, le dambier des boulevards, le fleuve comme un ruban. Elle habite cet espace hypermoderne depuis trois décennies et ce lieu transparent, en surplomb, offre une belle métaphore des rapports entre Janette Bertrand et le monde.

«Dans ma vie, le privé et le public s'entremêlent. Dans ma vie, il arrive que j'aie besoin de créer et il arrive que cette réaction entraîne une réponse du public. Le prix fait partie de cette réponse, j'imagine. Je suis aussi heureuse que le prix rende hommage à Guy-Mauffette, un immense communicateur. Son émission de radio Le cabaret du soir qui penche, on l'écoutait religieusement à la maison. Un peu comme la grand-messe de Tout le monde en parle maintenant.»

«J'ai beaucoup écrit»

Elle est entrée dans ce monde après des études à l'Université de Montréal. «J'ai commencé à gagner ma vie en écrivant à 18 ans. Je ne sais pas si je suis écrivaine, mais en tout cas j'ai beaucoup écrit sur moi et sur les autres, sur mon temps.»

Elle a commencé au Petit jour-

nal. Elle a signé la chronique *Opinions de femmes*, «très féministe, très fâchée», sur l'attitude des hommes d'alors, avant de s'occuper pendant 16 ans du courrier du coeur (*Le refuge sentimental*). C'est là qu'elle a pris conscience des épouvantables secrets enfouis dans les tréfonds de ses contemporains, de toute la détresse du monde, d'épouvantables histoires d'inceste, de viols, de sévices en tous genres.

«Je ne voulais pas ce travail. Mon patron, Jean-Charles Harvey, m'a demandé de lire des lettres avant de prendre ma décision. Quel choc! C'était l'aîné d'une famille de douze qui écrivait: "Mon père les a toutes passées et je ne veux pas que la plus petite y passe, qu'est-ce que je fais?". Combien de fois encore, dans la rue, je croise des gens qui me rendent des témoignages. C'est un gai, par exemple, qui me dit: "Je vous ai écrit. Vous m'avez dit que c'était correct. Vous avez changé ma vie." Au fond, j'ai fait ce travail parce que je ne voulais pas que mes enfants soient aussi ignorants que je l'avais été de la condition de leur société.»

Comme scénariste-comédienne de la série télé *Quelle famille!*, comme animatrice de radio (*Jean et Janette*, puis *Mon mari et nous*, enregistrées dans sa cuisine), finalement, Janette Bertrand a toujours parlé de la société à partir de l'intime et des premiers cercles identitaires. Son style franc, simple et sensible, sa prose journalistique, pourrait-on dire, lui permettent de communiquer sa touchante vision de la quotidienneté contemporaine, enfer climatisé pour les uns, paradis ardent pour les autres.

«Quand la télévision est arrivée, mon mari [Jean Lajeunesse] et moi avons été approchés pour écrire. Le patron de la station de radio CKAC nous a dit que c'était une bien mauvaise idée. Selon lui, personne ne voudrait s'asseoir devant une petite boîte à images. On a pris le risque avec Toi et moi, qui a duré six ans à Radio-Canada.»

«La télé, c'est devenu un monstre»

Janette Bertrand a énormément nourri la lanterne magique. Elle fait une part des comptes: 54 productions d'une heure et demie chacune de la série *Avec un grand A* à Télé-Québec, «ce qui veut dire 54 films, et je faisais ma recherche et la direction des comédiens moi-même».

Elle apprécie ce qu'elle y voit encore, regarde «pas mal» la télé française et peu la télé américaine. D'ici, elle aime particulièrement *30 Vies*, *Mirador*, *La galère*.

Et *Les Parents*, ce *Quelle famille!* d'aujourd'hui? Elle n'accroche pas, même si elle pourrait y voir les conséquences de l'excès de communication et de consensus qu'elle exposait déjà.

«Mon émission était boudée par les intellectuels d'ici, qui ont commencé à changer d'avis après la diffusion de *Quelle famille!* en France avec un succès monstre. Les Français trouvaient ça très osé. En tout cas, ça n'existe pas en France, les sous-sols où leurs enfants sont laissés seuls. Ils nous trouvaient extraterrestres.»

Elle n'y retournerait pas cependant. «La télé, c'est devenu un monstre, une business. J'étais habituée à des rapports beaucoup plus simples.»



RÉMY BOILY

En 60 ans de carrière, Janette Bertrand compte 600 heures de dramatiques, près de 25 émissions de radio et de télé et a publié plus de 800 textes dans divers médias.

Elle préfère écrire des livres. Son troisième roman va sortir en avril. Il s'intitulera *Lit double* et entrecroisera cinq histoires de couples à travers différentes crises surmontées ou pas.

Une autre histoire d'intimité. Une autre manifestation de son obsession pour la vie réussie. «On n'a que ça, finalement. Réussir ses amours, c'est tellement fondamental.»

Janette Bertrand continue aussi à réussir sa vie professionnelle. Elle adore particulièrement enseigner. L'infatigable Mme Bertrand, arrière-grand-mère très choyée, dispense trente heures de cours par semaine à l'Institut national de l'image et du son. Une manière de creuser encore un peu plus le c.v., qui donne déjà le vertige, et de passer le témoin à une nouvelle génération de créateurs multimédias...

«La télé, c'est devenu un monstre, une business. J'étais habituée à des rapports beaucoup plus simples.»

Le Devoir



LES PRIX DU QUÉBEC  
culture • science

2011

Progresser. Se développer. Cheminer. Se remettre en question. Aller de l'avant et se dépasser. Voilà comment se distinguent jour après jour les hommes et les femmes de talent du Québec, dans les domaines artistique, scientifique, économique et social. Leur contribution exceptionnelle à la discipline dans laquelle ils ont choisi de faire carrière est le fruit de la persévérance, de la détermination, de la soif de connaissances et d'une discipline constante à transmettre leur savoir-faire.

L'héritage que laissent les personnes lauréates des Prix du Québec 2011 à notre société est inestimable. Nous sommes très fiers d'en saluer la valeur en leur décernant la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans les domaines de la culture et de la science.

Le Québec d'aujourd'hui et de demain témoigne sa profonde gratitude à madame Janette Bertrand et à messieurs Marcel Carrière, Joël Des Rosiers, Jacques Duval, Jean Grondin, Gilles Mihalcean, Yannick Nézet-Séguin, Serge Payette, Jean Provencher, Nabil G. Seidah et Jean-Claude Tardif. C'est avec une immense fierté que nous vous comptons parmi les membres de notre société. Vous demeurerez l'incarnation de la recherche constante de l'excellence. Vous êtes certainement des modèles à suivre pour plusieurs générations.

Chère lauréate, chers lauréats, nous vous remercions chaleureusement pour votre apport au rayonnement du Québec. Votre travail, vos découvertes, votre caractère et votre talent méritent l'admiration de toutes les Québécoises et de tous les Québécois.

Sam Hamad

Le ministre du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation

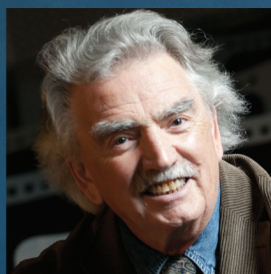
Sam Hamad

Christine St-Pierre

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

Christine St-Pierre

## Félicitations



Marcel Carrière  
CINÉMA  
PRIX ALBERT-TESSIER



Jacques Duval  
JOURNALISME ET ANIMATION  
PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME



Yannick Nézet-Séguin  
MUSIQUE  
PRIX DENISE-PELLETIER



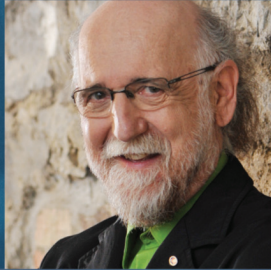
Jean Provencher  
HISTOIRE  
PRIX GÉRARD-MORISSET



Janette Bertrand  
ÉCRITURE  
PRIX GUY-MAUFFETTE



Joël Des Rosiers  
POÉSIE  
PRIX ATHANASE-DAVID



Gilles Mihalcean  
SCULPTURE  
PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS



Jean Provencher  
HISTOIRE  
PRIX GÉRARD-MORISSET



Jean Grondin  
PHILOSOPHIE  
PRIX LÉON-GÉRIN



Nabil G. Seidah  
NEUROENDOCRINOLOGIE  
PRIX WILDER-PENFIELD



Jean-Claude Tardif  
CARDIOLOGIE  
PRIX ARMAND-FRAPPIER



Serge Payette  
ÉCOLOGIE  
PRIX MARIE-VICTORIN

Visionnez les entrevues avec la lauréate et les lauréats dans le site Web des Prix du Québec  
[www.prixduquebec.gouv.qc.ca](http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca)

Québec

# PRIX DU QUÉBEC

Prix Denise-Pelletier

## Et 60 orchestres plus tard...

«Ma propre évolution a accompagné celle de l'orchestre»

Le prix Denise-Pelletier, la plus haute distinction accordée à un artiste «pour l'ensemble de son œuvre et de sa carrière dans le domaine des arts de la scène», va donc en 2011 à Yannick Nézet-Séguin.

CHRISTOPHE HUSS

Être couronné à l'âge de 36 ans pour «l'ensemble de son œuvre et de sa carrière» ne manque pas d'impressionner. Car tout ne fait que commencer pour le chef d'orchestre mont-réalais, qui mène les destinées de l'Orchestre métropolitain depuis 2000 et cumule aujourd'hui les fonctions de directeur musical de l'Orchestre philharmonique de Rotterdam, principal chef invité de l'Orchestre philharmonique de Londres et directeur musical désigné de l'Orchestre de Philadelphie.

Horizon 2013

La vie de Yannick Nézet-Séguin va assurément changer. Lui qui a dirigé 60 orchestres différents en neuf saisons voit venir l'année 2013 avec bonheur: «Je veux m'asseoir, avec quatre noms dans mon agenda: Montréal, Philadelphie, Rotterdam, Londres, et peut-être une semaine à Berlin et une semaine à Vienne, mais c'est tout», dit le chef en entrevue au *Devoir*. Le trop-plein avait été atteint au tournant de l'année 2011, avec l'annulation de ses débuts à Leipzig et à Chicago. «Ce n'était pas un burn-out, mais avant Noël, je me suis dit que je devais me protéger. Je suis déçu d'avoir dû faire ça, mais si quelqu'un comprend particulièrement bien cette situation, ce sont les chefs — Riccardo Chailly et Riccardo Muti — eux-mêmes.»

Comment fait Yannick Nézet-Séguin pour concilier le travail et une carrière aussi galopante? «Si l'on voit cet horaire extrêmement chargé, on se dit que j'ai beaucoup de facilité, mais je suis toujours en train d'étudier. J'ai appris avec les années à être beaucoup plus discipliné afin de travailler les partitions trois mois en avance et ne pas être pris à les étudier trois semaines avant le concert. C'est vrai qu'il y a eu des saisons où j'avais trop de nouvelles musiques à apprendre, parfois des programmes complets, par exemple avec la 3<sup>e</sup> Symphonie de Scriabine et Wanderer de Luca Francesconi au même programme. C'était trop, j'ai fait mes erreurs. Maintenant, j'ai l'impression d'avoir atteint une vitesse de croisière, un équilibre assez idéal entre ce qui est nouveau et ce qui ne l'est pas.»

La manière québécoise

Interrogé sur ce que le Québec a pu favoriser — ou, au contraire, retarder — dans sa carrière, Yannick Nézet-Séguin met avant tout en exergue «l'invitation à la nouveauté» que permet notre société, où «de nouveaux groupes, de nouveaux artistes, ne sont pas perçus comme des "bandits".»

«Le Québec laisse des nouveaux talents se développer. Cela m'a



RÉMY BOILY

Yannick Nézet-Séguin

permis, au début, de donner des concerts avec ensembles pick-ups de bonne qualité. C'était propice pour me faire la main très tôt. On observe ici une absence de complexes par rapport au poids de la tradition.»

Au moment où il a été nommé à la tête de l'Orchestre métropolitain, Yannick Nézet-Séguin multipliait les lettres de candidature pour obtenir un poste d'assistant à l'étranger. «Certains me déconseillaient d'accepter le Métropolitain. Mais je me disais en même temps, viscéralement, que nous, les chefs, nous plaignons toujours de ne pas avoir d'ensemble pour nous développer et diriger le répertoire. Je connaissais déjà les musiciens, je pensais pouvoir leur apporter quelque chose. J'ai donc pris cette décision. Le fait d'observer un chef pendant trois ans m'aurait amené facilement à certaines solutions que j'ai dû chercher par moi-même. Mais, finalement, j'ai peut-être trouvé ces solutions plus rapidement.»

Yannick Nézet-Séguin n'a pas l'impression d'avoir «fait ses classes devant tout le monde», une formule de son collègue François Trousseau qui semble l'avoir marqué. «Ma propre évolution a accompagné celle de l'orchestre. C'est un fait assez atypique; et c'est donc particulier au Québec.»

En pratique, résume Yannick Nézet-Séguin: «L'évolution de ma carrière n'aurait pas pu être celle qu'elle a été sans ces 10 années d'apprentissage hors de l'attention extérieure. Cela m'a permis d'avoir une bonne longueur d'avance dans tous ces choix que l'on doit opérer quand on est chef invité.»

Lors de cet apprentissage, le chef a pu compter sur un cercle d'amis et de conseillers. «Ce sont des personnes qui me connaissent depuis très longtemps et qui voyagent assez souvent avec moi. Il s'agit d'amis du conservatoire qui, sans travailler avec moi au quotidien,

m'ont vu évoluer et vont me prodiguer les bons conseils pour orienter mon développement.»

Avenir

Le chef en pléines cogitations stratégiques en vue des prochaines saisons avec l'Orchestre de Philadelphie vient d'enregistrer *Don Giovanni* de Mozart pour Deutsche Grammophon. Le fameux label jaune risque de devenir bientôt son étiquette exclusive. A Rotterdam, la série des enregistrements BIS va probablement se terminer avec *Daphnis et Chloé* de Ravel et un disque Richard Strauss (*Don Quichotte, Don Juan*), et les relations avec EMI sont au point mort. «Avec Deutsche Grammophon, nous sommes rendus assez loin dans les discussions. Tout porte à croire que le Don Giovanni va être le début d'une série. Deutsche Grammophon pourrait être une vitrine pour l'ensemble métropolitain. C'est une salle, lorsqu'on peut y travailler, qui va nous permettre, à nous aussi, tout comme à l'OSM, de nous développer.» Aux yeux du chef, la Maison symphonique «va aussi permettre aux gens de cesser de comparer le son du Métropolitain à un idéal qui serait celui de l'OSM. Il faut accepter les différences de traditions et donc les différences de personnalités et de sonorités.»

Le chef québécois voit la Maison symphonique de Montréal comme «un cadeau et un nouveau départ» pour l'Orchestre métropolitain. «C'est une salle, lorsqu'on peut y travailler, qui va nous permettre, à nous aussi, tout comme à l'OSM, de nous développer.» Aux yeux du chef, la Maison symphonique «va aussi permettre aux gens de cesser de comparer le son du Métropolitain à un idéal qui serait celui de l'OSM. Il faut accepter les différences de traditions et donc les différences de personnalités et de sonorités.»

Mais pour cela, il faut pouvoir répéter dans les lieux et ce processus-là semble loin d'être fonctionnel: «Nous devons avoir de la part de l'OSM une planification qui nous donnerait dix modules de dates bien réparties dans l'année, grosso modo une fois par mois, de septembre à juin.» Ce n'est pas vraiment le cas. Sans acrimonie, mais avec une ombre de lassitude, Yannick Nézet-Séguin constate: «On arrive à une "case départ" qui est encore pire qu'avec la Salle Wilfrid-Pelletier. L'OSM garde toutes les dates. A un moment donné, on nous a dit "c'est trop tôt", et après, "c'est trop tard".»

Comme l'écrivait *Le Devoir* récemment, dans son compte-rendu du concert du Trio Wanderer dans le cadre de la saison de Pro Musica: «A l'issue du premier mandat de résidence de l'OSM, lui garantissant 240 jours d'occupation par an, il conviendra de réaliser un audit impartial et sérieux pour vérifier si l'impressionnante ampleur de ce quota est une nécessité absolue pour le fonctionnement de l'orchestre ou un frein notable au développement des ensembles et sociétés de concerts invités qui partagent l'endroit.»

Il est peut-être urgent de ne pas attendre la fin de ce «premier mandat».

Le Devoir

Prix Léon-Gérin

## L'homme du discours est philosophe

«Le sens, c'est aussi la capacité de sentir les choses»

*Du sens de la vie* est le titre de l'ouvrage philosophique le plus accessible et le plus personnel du philosophe Jean Grondin, qui reçoit cette année le prix Léon-Gérin. On pourrait aussi avancer que le sens de la vie est l'idée principale qui a guidé les travaux de ce philosophe de réputation internationale.

PIERRE VALLÉE

«C'est à l'adolescence que j'ai commencé à m'intéresser à la philosophie, raconte Jean Grondin. A l'adolescence, on se pose de grandes questions, comme "qui suis-je?" et "que suis-je?" J'étais déjà fasciné par les grandes œuvres littéraires qui soulevaient ce genre de questions et lorsque j'ai pris connaissance de la philosophie, j'ai alors compris que ce qui m'intéressait dans la vie, c'était de continuer à me poser des questions, ce que la philosophie me permet de faire. En ce sens, un philosophe, au fond, ne cesse jamais d'être un adolescent.»

A la fin de ses études collégiales, il s'inscrit donc en philosophie à l'Université de Montréal. «J'ai eu d'excellents professeurs, en particulier des professeurs étrangers, qui sont venus confirmer mon idée que la philosophie pouvait se pratiquer aujourd'hui.» A la suite du baccalauréat, il est auditeur libre en philosophie durant un semestre d'été à l'Université d'Heidelberg. Ce premier séjour en Allemagne confirme son intérêt pour la philosophie allemande. «J'avais déjà commencé à apprendre l'allemand, car je croyais que je devais être capable de lire les ouvrages dans le texte.» Notons au passage que Jean Grondin est aussi polyglotte, maîtrisant l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien.

De retour au Québec, il complète sa maîtrise en philosophie avec un mémoire portant sur Kant. Il retourne ensuite en Allemagne, cette fois à l'Université de Tübingen, où il obtient son doctorat *magna cum laude*. Sa thèse porte sur l'herméneutique et le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer, dont il est aujourd'hui non seulement un spécialiste, mais aussi le biographe.

De retour au Québec, il obtient un poste comme professeur de philosophie à l'Université Laval, poste qu'il occupera pendant douze ans. Il passe ensuite à l'Université de Montréal, où il occupe aujourd'hui le poste de professeur titulaire en philosophie.

En plus de son travail de professeur, Jean Grondin est aussi un auteur prolifique, ayant écrit une vingtaine de livres. Ses livres ont été traduits dans une quinzaine de langues. Plusieurs de ses ouvrages sont devenus des incontournables du domaine de la philosophie. Mentionnons, entre autres, ses ouvrages sur Kant, dont un rédigé directement en allemand, son *Introduction à la métaphysique*, sa *Philosophie de la religion*, *L'universalité de l'herméneutique*, son ouvrage le plus célèbre, puis son *Introduction à Hans-Georg Gadamer*, ainsi que la biographie de ce dernier. Il a aussi collaboré à la célèbre collection «Que sais-je?» en plus d'écrire de nombreux articles dans des revues philosophiques et d'être conférencier invité dans les grandes universités internationales.

Parcours philosophique

Pendant ses années d'études, Jean Grondin a deux intérêts. «J'étais fasciné par la philosophie allemande et la philosophie grecque. A mon embauche à l'Université Laval, on m'a demandé d'enseigner la philosophie allemande.»

Ses premiers travaux portent donc sur la philosophie allemande, en particulier celle de Kant. «A cette époque, on considérait Kant comme le fossoyeur de la métaphysique. J'ai essayé de démontrer qu'au contraire de ce que l'on avançait, Kant avait surtout essayé de rendre possible la métaphysique.» Rappelons que la métaphysique — un vaste su-



RÉMY BOILY

En plus de son travail de professeur, le philosophe Jean Grondin est aussi un auteur prolifique, ayant écrit une vingtaine de livres.

jet, s'il en est un — est la branche de la philosophie qui se penche sur les grandes questions telles: «quel est le sens de la vie?» et «Dieu existe-t-il?» «C'est la science des premiers principes qui interroge l'être dans sa totalité.»

Après ses travaux sur Kant, Jean Grondin se penche sur une autre discipline de la philosophie, celle de l'herméneutique, qui s'intéresse aux questions de l'interprétation des textes. «Nietzsche a déjà dit: il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations.»

C'est à cette époque qu'il rédige *L'universalité de l'herméneutique*, ouvrage dans lequel Jean Grondin démontre que l'herméneutique est universelle en proposant que tout discours a un sens intérieur que l'on cherche à découvrir et comprendre.

Vint Gadamer

C'est aussi à cette époque que Jean Grondin s'intéresse au philosophe allemand Gadamer, qui avait fait de l'herméneutique une des ses disciplines philosophiques. «Gadamer était moins connu que Heidegger et je trouvais qu'il méritait d'être mieux connu.» Une bourse lui permet de séjourner deux ans à Heidelberg, ce qui lui permet de côtoyer Gadamer. Il traduira certains ouvrages de Gadamer, dont son ouvrage le plus important, *Vérité et méthode*, en plus de lui consacrer une biographie. «J'avais croisé Gadamer lorsque j'étais encore étudiant, ce séjour m'a permis de mieux le connaître. Comme biographe, je voulais faire la genèse de ses idées, mais aussi décrire la réception de ces dernières.»

Après ses travaux sur l'herméneutique et Gadamer, Jean Grondin revient à la métaphysique et la question du sens. «Aujourd'hui, plusieurs philosophes ne prennent pas au sérieux la métaphysique et des questions comme: quel est le sens de la vie? Je me suis aperçu qu'il n'y avait pas d'ouvrage portant sur la métaphysique et c'est la raison pour laquelle j'ai écrit *Introduction à la métaphysique*.»

Son intérêt pour la métaphysique l'amène ensuite à s'intéresser à la philosophie des religions, son plus récent champ de recherche. «Tout au long de l'histoire de l'humanité, les grandes religions ont tenté de trouver une réponse au sens de la vie. C'est, selon moi, la question philosophique la plus importante.» Mais Jean Grondin donne une définition du sens assez large. «Le sens, c'est aussi la capacité de sentir les choses. Par exemple, en regardant le courant d'un cours d'eau, vous sentez dans quel sens il va, sans toutefois l'avoir provoqué. Le sens que nous saisissons est donc déjà là.»

Collaborateur du Devoir

DÉJÀ, AU CONSERVATOIRE,  
**YANNICK NÉZET-SÉGUIN**  
 PRÉPARAIT SON ENTRÉE EN SCÈNE.  
**FÉLICITATIONS, YANNICK !**  
 WWW.CONSERVATOIRE.GOUV.QC.CA

CONSERVATOIRE  
 de musique et d'art dramatique du Québec

Toutes nos félicitations à

**GILLES MIHALCEAN**

Prix Borduas, Prix du Québec 2011 pour les arts visuels

BNL  
 MTL  
 www.ciac.ca

Gilles Mihalcean est membre du conseil d'administration du  
 Centre international d'art contemporain de Montréal

# PRIX DU QUÉBEC

Prix Marie-Victorin

## Toute la flore du Québec nordique, rien de moins

«Les arbres poussent pratiquement deux fois plus qu'il y a une centaine d'années»

Pionnier dans l'étude de l'effet des changements climatiques sur la végétation, Serge Payette est d'abord tombé amoureux de la nature sauvage nordique. «J'ai utilisé la science après ça, presque indistinctement, pour aller dans le nord.» Périples qu'il répète tous les étés, mais aussi lors de nombreux hivers. «J'aime tellement ça», s'exprime le volubile et passionné récipiendaire du prix Marie-Victorin, qui se dit «touché» par cette reconnaissance.

ETIENNE  
PLAMONDON ÉMOND

Alors qu'il reçoit le prix Marie-Victorin, nommé en l'honneur de celui qui a répertorié la flore laurentienne en 1935 dans la publication majeure du même nom, Serge Payette boucle un ouvrage qui s'intitulera *Flore du Québec nordique*. Cet inventaire botanique et phytogéographique du nord du 54<sup>e</sup> parallèle représente pour M. Payette plus de 20 ans d'engagement. «On sait ce que c'est comme travail», souffle M. Payette, responsable de ce projet colossal dont il compare les efforts de son équipe avec ceux du frère Marie-Victorin.

Serge Payette a toujours été préoccupé par la diffusion scientifique, comme en témoignent sa participation à la mise sur pied de la revue internationale *Écoscience*, les nombreux ouvrages qu'il a écrits au sujet de l'écologie nordique, ainsi que plusieurs articles rédigés pour les publications scientifiques, dont la prestigieuse revue *Nature*.

Le premier volume de *Flore du Québec nordique*, qui se déploiera dans une série de quatre, sera quant à lui lancé le printemps prochain, si tout se déroule comme prévu. Ces livres, en plus d'être illustrés de photographies des différents spécimens observés, contiendront des cartes détaillées de la répartition de la flore et des espèces récoltées. «L'intérêt pour ces cartes sera grandissant, prévoit M. Payette, car les gens pourront peut-être voir, dans le futur, ces espèces qui vont se déplacer avec les changements climatiques. Donc ce sera un instrument de base à partir duquel on pourra vérifier l'état de la situation», assure-t-il, en parlant de possibles migrations ou dégradations de la végétation dans ce coin du pays.

**Historien  
des écosystèmes**

*Flore du Québec nordique* permettra, en somme, de mettre une nouvelle balise dans l'histoire de nos écosystèmes nordiques. Car cet agronome et géographe de formation souligne que dans tous ses travaux et ses recherches, «en filigrane, il y a toujours l'histoire».

Il tente, en quelque sorte, de

retracer l'évolution des paysages nordiques, de la forêt boréale et de la toundra, moins bien connue que celle de la nature de la vallée du Saint-Laurent. «Tout est dans la généalogie naturelle. Il faut voir ce qu'il y avait là avant pour comprendre ce qui s'est passé ou ce qui va se passer. On doit connaître l'histoire, en rétrospective, de nos environnements naturels pour comprendre.» Spécialisé dans l'analyse des perturbations, «le moteur qui fait la diversité de nos paysages», selon ses mots, il porte une attention particulière aux incendies de forêts, à l'influence des insectes et aux effets de la faune.

Titulaire de la Chaire de recherche en écologie des perturbations, il a d'ailleurs développé avec son équipe une méthode innovatrice de dendroécologie, qui permet de retracer l'histoire de l'environnement au regard de la forme du bois



RÉMY BOILY

Serge Payette est un pionnier dans l'étude de l'effet des changements climatiques sur la végétation.

et des cernes annuels de croissance présents dans les plantes ligneuses. Cette méthode a d'ailleurs servi à de nombreuses études sur l'évolution des populations de caribous, dont le piétinement sur des racines laisse des cicatrices révélatrices.

**Changements climatiques**

Mais l'expertise de ce professeur de l'Université Laval est plus que jamais sollicitée

au sujet des perturbations écologiques engendrées par les modifications de température, alors que planent de nombreuses incertitudes quant aux impacts des changements climatiques. «C'est clair que c'est la priorité dans le nord du Canada.»

Dans les douze années où il fut directeur du Centre d'études nordiques (CEN), il a mis en place un réseau de télémétrie environnementale qui donne aujourd'hui des résultats stupéfiants. Depuis 1994, dans la région de la station de recherche de la rivière Boniface, aux environs du 57<sup>e</sup> parallèle, une hausse de 2 degrés Celsius a été notée par rapport à la température moyenne annuelle, passant de -7 à -5 degrés en moins de 20 ans. «C'est fulgurant», s'exclame le chercheur toujours actif au sein du CEN, qui précise que le réchauffement s'est amorcé au XIX<sup>e</sup> siècle mais a commencé à s'accélérer brusquement à partir du milieu des années 90.

De visu, la dégradation du pergélisol constitue l'une des conséquences les plus importantes en bousculant la solidité des infrastructures, forçant même certains à déménager. D'ailleurs, Serge Payette a mis au jour en 2010, suite à des vé-

rifications sur le terrain par du forage, que depuis 50 ans la limite du pergélisol a reculé de 130 km vers le nord.

**La difficile régénération des forêts**

La forêt, l'un des terrains d'études importants de Serge Payette, constitue elle aussi un endroit influencé par les changements climatiques. La hausse des températures et de l'humidité, voire des précipitations, entraîne une «croissance des arbres nettement meilleure».

«Les arbres poussent pratiquement deux fois plus qu'il y a une centaine d'années», remarque-t-il dans les limites de la forêt boréale, à l'est de la baie d'Hudson. «Du pain béni pour les arbres», admet-il, et une situation, à première vue, plus encourageante que si l'augmentation des températures s'accompagnait de faibles précipitations, ce qui engendrerait une sécheresse.

Par contre, Serge Payette note que depuis 50 ans les forêts d'épinette noire se régénèrent plus difficilement après les incendies. Il émet ce constat après avoir gratté les sols, effectué des coupes anatomiques des arbres et analysé le charbon de bois, trace des incendies de forêt du passé, qui démontre que la forêt y était beau-

coup plus dense si l'on remonte avant 1960. Sur les lieux d'anciennes forêts dites «fermées» ou «à mousses», on retrouve aujourd'hui des forêts dites «ouvertes» ou «à lichens». «Ce n'est peut-être pas climatique. On ne sait pas encore. Mais le type de feu semble responsable de cette faiblesse dans la régénération de l'épinette noire.»

Un phénomène important à étudier, selon celui qui apparaît un peu son travail face à la nature à celui d'un démographe qui analyse la population humaine: «Dans un jardin, plus on augmente la température et plus on arrose, plus ça va pousser. Mais dans la nature, ça ne se passe pas comme ça. Ce n'est pas parce qu'il va faire plus chaud que la forêt sera meilleure. Il y a d'autres facteurs qui interviennent.»

«Il y a des interactions complexes», menant parfois à la baisse du taux de natalité des arbres, si l'on maintient la comparaison de Serge Payette, qui étudie depuis les années 70 «la naissance, la croissance et la mort des écosystèmes dues à des conditions climatiques particulières».

Aujourd'hui, ses recherches semblent plus pertinentes que jamais.

Collaborateur du Devoir


# U de M

## BRAVO À NOS NOUVEAUX LAURÉATS!

À l'Université de Montréal, nous sommes très fiers de souligner la remarquable contribution de trois scientifiques de renom honorés par un Prix du Québec. Ces prix illustrent de manière éloquent le travail de nos professeurs et chercheurs, qui contribuent chaque jour au mieux-être de la société québécoise et du monde.



**JEAN GRONDIN**  
Professeur titulaire  
Département de philosophie  
**Prix Léon-Gérin,  
sciences humaines et sociales**




**NABIL G. SEIDAH**  
Professeur titulaire  
Département de médecine  
Directeur  
Laboratoire en biochimie  
neuroendocrinienne de  
l'Institut de recherches  
cliniques de Montréal (IRCM)  
**Prix Wilder-Penfield,  
recherche biomédicale**



**DR JEAN-CLAUDE TARDIF**  
Professeur titulaire  
Faculté de médecine  
Cardiologue clinicien et directeur  
Centre de recherche de l'Institut  
de cardiologie de Montréal (ICM)  
**Prix Armand-Frappier,  
création ou développement  
d'une institution de recherche**

## COMPRENDRE. AGIR.

Université   
de Montréal

SCIENCES  
ET  
CULTURE

LES PRIX  
DU QUÉBEC

CE CAHIER SPÉCIAL

EST PUBLIÉ PAR

LE DEVOIR

Responsable

NORMAND THÉRIAULT

ntheriault@ledevoir.ca

2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage,

Montréal (Québec) H3A 3M9.

Tél.: (514) 985-3333

redaction@ledevoir.com

FAIS CE QUE

DOIS

# PRIX DU QUÉBEC

Prix Georges-Émile-Lapalme

## Jacques Duval a mis un frein à l'anglophonie automobile

«J'ai fait mon éducation en lisant les journaux»

Jacques Duval, journaliste et animateur, est le lauréat du prix Georges-Émile-Lapalme en 2011: «C'est ce dont je suis le plus fier dans ma carrière.» Cet honneur souligne la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité et au rayonnement de la langue française au Québec.

MARTINE LETARTE

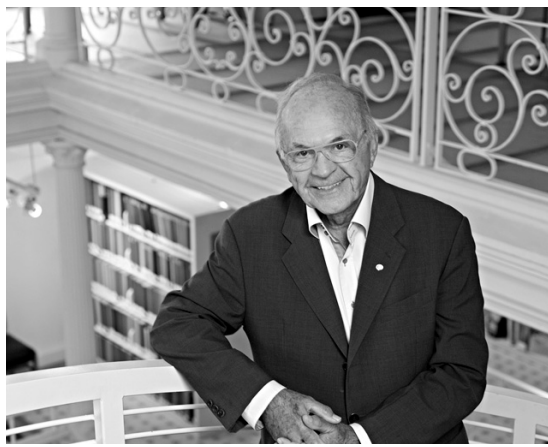
Jacques Duval a commencé sa carrière à la radio en 1951. Si peu de gens se souviennent des nombreux tournants de son parcours singulier, sa renommée comme journaliste, analyste et auteur dans le domaine de l'automobile est incontestable. «Quand j'ai commencé, on parlait de strap, de fan et de brake. J'ai toujours eu un soin très particulier pour la langue française. J'essayais d'utiliser le bon terme même si les gens ne comprenaient pas au départ. Dans la première édition du Guide de l'auto [en 1967], j'ai mis un lexique pour que les gens s'y retrouvent», raconte Jacques Duval en entrevue au *Devoir*.

Il demandait conseil à l'Office québécois de la langue française chaque fois qu'une compagnie sortait un nouveau terme. «J'ai même été invité à des réunions pour aider les gens de l'Office à trouver le bon terme français», précise M. Duval.

Ce prix pour la promotion de la langue française est un grand honneur pour Jacques Duval, un autodidacte. «C'est ce dont je suis le plus fier dans ma carrière. Imaginez ce que cela représente pour moi. J'ai arrêté l'école en 11<sup>e</sup> année. J'ai fait beaucoup de chemin pour en arriver là.»

Très jeune, Jacques Duval voulait déjà faire carrière dans les médias. «Je lisais les journaux dans un talkie-walkie comme si je lisais un bulletin de nouvelles. J'ai fait mon éducation en lisant les journaux», affirme-t-il.

La chanson française y est aussi pour beau-



Jacques Duval, analyste dans le domaine de l'automobile

coup. «J'étais un maniaque, s'exclame-t-il. J'écoutais les chansons et chaque fois qu'il y avait un mot que je ne connaissais pas, je fouillais dans le dictionnaire.»

Les efforts de Jacques Duval ont porté leurs fruits, puisqu'en 1951, alors qu'il avait 16 ans, il a remporté un concours de radio amateur à Québec. Il s'est ensuite fait offrir un emploi à la station de Québec CKCV. «J'ai tout de suite demandé d'animer une émission consacrée à la chanson française. J'en ai eu deux: Paris chante, les jours de semaine, et France dimanche.»

Quelques semaines après son arrivée à la station, il a couvert le défilé de la princesse Elisabeth (elle n'était pas encore reine à l'époque), en visite à Québec. «Des échouffourées l'ont retardée. Je devais parler deux minutes, mais j'ai finalement dû tenir 40 minutes! Je ne connaissais pas beaucoup les tenants et aboutissants du gouvernement et de la monarchie. J'ai appris à la dure.»

Ce choix de carrière ne faisait pas l'affaire de

ses parents. «Ils voulaient que je devienne directeur de banque. Ils trouvaient que la radio ne faisait pas très sérieux. Ma mère s'est même rendue à Montréal pour rencontrer Miville Couture, grand animateur à Radio-Canada. Elle lui a demandé si je pouvais vraiment faire carrière à la radio. Il lui a dit oui, si je continuais à m'instruire par moi-même.»

A l'époque, la qualité de la langue était essentielle pour faire carrière à la radio. «Il fallait avoir une bonne diction, un bon vocabulaire. Il n'y avait pas d'écarts de langage», explique Jacques Duval.

L'animateur est resté deux ans à CKCV, puis il est allé à CKVL, à Verdun. «C'était une station archipopulaire avec d'importantes têtes d'affiche comme Jacques Normand et Roger Baulu. Tous les artistes passaient aussi à la station. J'étais émerveillé de voir tous ces gens.»

Rapidement, il a eu son émission quotidienne: *Le club du disque canadien*. «C'était l'époque où plusieurs grands chanteurs québécois prenaient leur envol, comme Ginette Reno», indique Jacques Duval.

Il écrivait également dans les journaux de CKVL. Puis, lorsque la télévision privée est arrivée avec le canal 10 (TVA aujourd'hui), il a animé différentes émissions. Il a aussi lancé sa chronique *Le cimetière du disque*. «Les artistes marchaient sur des charbons ardents. Ils avaient peur de passer à la moulinette. C'a donné des cotes d'écoute incroyables», se souvient M. Duval.

### Bifurcation vers l'automobile

Dans le restaurant de CKVL, Jacques Duval a mis sur pied avec un ami un numéro de télépathie. Des artistes ont passé le mot et le duo s'est fait inviter à des émissions de télévision. «C'a duré quatre ou cinq ans. Ça marchait énormément et nous étions payés très cher pour ce numéro. C'est ce qui m'a permis d'acheter ma première voiture de course. C'a été la passion instantanée», affirme M. Duval.

Il s'est mis à remporter différentes courses. Il a même été le premier Canadien à remporter

une victoire internationale en terminant premier dans la catégorie GT aux 24 heures de Daytona, en 1971. «Mon nom circulait. Dès qu'il y avait une nouvelle sur le monde automobile, on m'appelait pour commenter», indique Jacques Duval, qui a été intronisé en mai au Temple de la renommée du sport automobile canadien.

Il a ensuite tenu une chronique automobile à *Jeux d'hommes*, une émission animée par Jean-Pierre Coallier, à TVA. Il a ensuite eu, dès 1966, son émission hebdomadaire à la télévision de Radio-Canada: *Prenez le volant*. Puis, en 1967, il lançait le premier *Guide de l'auto*. Il a ensuite accepté de devenir chroniqueur automobile pour *La Presse*. Son horaire était rendu intenable. Il a finalement quitté CKVL, après 15 ans, pour se concentrer sur l'automobile.

Jacques Duval n'a jamais manqué de travail, mais il a traversé quelques années difficiles. «En 1984, j'ai tout abandonné. J'avais une hernie discale depuis un accident sur une piste de course au début des années 70. Ça avait beaucoup dégénéré. J'ai été opéré trois fois sans succès. J'ai essayé toutes sortes de choses pour me guérir, sans résultat. Je suis tombé en dépression. Je ne pouvais plus m'asseoir. Je suis alors devenu porte-parole pour Ford.»

Il a ensuite combattu un cancer de la prostate en 1990. Puis, en 1992, Jacques Duval est retourné à l'écriture et à l'analyse.

En août dernier, *L'auto 2012* a été lancé. Il est coauteur de cette série de livres qui a démarré avec *L'auto 2009*. Il signe aussi des chroniques dans *La Presse* et participe à différentes émissions. Maintenant grand-père et arrière-grand-père, il souhaite travailler moins.

«Mes enfants me harcèlent d'ailleurs! J'aimerais profiter de la retraite avant qu'il ne soit trop tard, mais je ne veux pas cesser complètement de travailler. L'automobile est encore une passion.»

Collaboratrice du Devoir

Prix Armand-Frappier

## Le cœur n'a qu'à bien se tenir!

Récipiendaire du prix Armand-Frappier, le docteur Jean-Claude Tardif s'est appliqué à concevoir et à mettre en place le Centre de coordination des essais cliniques de l'Institut de cardiologie de Montréal, duquel il assure la croissance rapide depuis 1999.

RÉGINALD HARVEY

Il faut le reconnaître, le docteur Tardif a parcouru beaucoup de chemin en peu de temps sur les routes de la science médicale pour qu'un pareil honneur lui échoie dans la fleur de l'âge, à 47 ans. Il s'intéresse d'ailleurs aux sciences de la nature dès ses études secondaires et collégiales. Il jette plutôt ce regard qui éclaire sur ce qui l'a motivé de prime abord dans son choix de carrière: «J'ai déjà dit qu'il y avait beaucoup de personnes très jeunes souffrant de maladies cardiaques, autant du côté de ma mère que de celui de mon père; plusieurs d'entre elles sont décédées en bas âge. J'imagine que cela a eu un effet sur moi.»

Il poursuit ses études en médecine à l'Université de Montréal. «Primo, j'ai reçu une formation dont je suis très content, qui est celle obtenue à l'Institut de cardiologie quand j'étais résident. On est chanceux quand on accède à une boîte comme celle-là, qui se compare dans d'autres domaines au Canadien de Montréal ou au Cirque du Soleil;

c'était un endroit au Québec où on figurait parmi les meilleurs au monde et ce fut vraiment déterminant pour moi que d'y faire des stages.» En deuxième lieu, il se dirige vers Boston, où il profite encore là d'une formation marquante au New England Medical Center du Massachusetts.

### Riches réalisations

Directeur du Centre de recherche de l'Institut de cardiologie, titulaire de la Chaire de recherche en athérosclérose de l'Université de Montréal, médecin et professeur, Jean-Claude Tardif apparaît aussi comme un concepteur et un bâtisseur; il a mis sur pied plusieurs organisations s'inscrivant dans la stratégie de développement intégrée qu'il applique. Le Centre de coordination des essais cliniques apparaît comme sa réalisation la plus remarquable. «C'est un projet qui a vu le jour de façon modeste en 1999, au moment où on se rendait compte qu'on menait certaines et qu'on participait à d'autres études cliniques, parfois appelées multicentriques,

avec plusieurs centres à travers le monde; dans bien des cas, on ne contrôlait pas les données, parce que les dirigeants de ces études se trouvaient aux États-Unis ou ailleurs. On voulait changer ce modèle-là, qui ressemblait un peu à ce qui se passait dans le temps de M. Duplessis, où on donnait nos matières premières à d'autres qui les traitaient.»

Il relate la tournure des événements: «On a voulu devenir les dirigeants des opérations et on a commencé avec l'idée de vouloir conduire de grandes études cliniques internationales, mais en embauchant seulement trois personnes dans les tout premiers débuts. Graduellement, on a obtenu beaucoup de succès en réalisant des travaux innovateurs, de telle sorte que, au fil des subventions obtenues de la Fondation canadienne de l'innovation, du gouvernement du Québec et de partenariats avec l'industrie, on a mené de plus en plus d'études; en fait, on est passé de trois employés à deux cents personnes aujourd'hui dans le Centre, qui a grandi de façon exponentielle et qui est maintenant reconnu de façon internationale.»

Il cerne la nature des travaux effectués: «On teste des hypothèses chez des patients et pas seulement sur des animaux ou des cellules. On vérifie celles-ci à l'ai-



Jean-Claude Tardif

de grandes études cliniques, que ce soit dans le cas de l'infarctus, de l'insuffisance cardiaque ou de la mort soudaine; on tente de prévenir tout cela, que ce soit avec des médicaments pour le cœur ou avec d'autres approches, sans avoir recours à ceux-ci, comme les diètes ou le soutien psychologique; on recourt également à des interventions d'angioplastie et de chirurgie cardiaque, mais le dénominateur commun est que toutes ces façons d'agir reposent à la base sur des études cliniques.» Le Centre s'appuie présentement sur un réseau de partenaires composé de quelque 2000 hôpitaux situés dans environ 25 pays; il a pris une dimension planétaire.

A titre de chercheur, Jean-Claude Tardif s'est tourné vers l'athérosclérose, ou le blocage des artères causé par des plaques de gras, qui est la cause des crises cardiaques et des accidents vasculaires céré-

braux (AVC): «Je dépense beaucoup d'énergie de ce côté et mon équipe travaille dans ce sens-là.»

Cela dit, il utilise une approche innovante dans ses travaux: «Notre but, c'est évidemment de sauver des vies en prévenant les infarctus et les AVC, mais en procédant d'une façon différente d'habitude, quand on pratiquait la médecine en administrant à peu près toujours le même médicament à environ la même dose à tout le monde, sans tenir compte du bagage génétique, des différences entre les individus. De notre côté, ma grosse équipe et moi, on a décidé de prendre, il y a une dizaine d'années, un tournant qu'on a appelé celui de la médecine personnalisée, qui est maintenant davantage à la mode au Québec.»

Il précise sa vision de la problématique: «On ne veut plus traiter tout le monde de la même façon: on souhaite intégrer l'information génétique. Notre dénominateur commun est donc d'utiliser les biomarqueurs, la génomique et la génétique pour mieux individualiser les diagnostics et les traitements qui s'en suivent. Il a fallu beaucoup de travail pour amener cela au chevet du patient.»

### Un lieu de recherche en pleine évolution

Le Centre de coordination, parmi ses nombreux projets, entend se tourner encore davantage vers le monde, comme le rapporte Jean-Claude Tardif: «On est vraiment en train de s'internationaliser, et on axe

notre travail là-dessus avec des bureaux qui sont situés en Asie; on a des employés en Inde, en Chine et on en a d'autres qui collaborent avec nous pour ouvrir de nouveaux sites en Afrique.»

En même temps, il se passe des choses sur le plan local: «On travaille pour relier notre Centre de coordination des essais cliniques aux médecins de première ligne, ce qui est nouveau au Canada. On veut rejoindre toute la population en s'associant avec les médecins de famille et avec toute la médecine communautaire; on ne parle pas juste des médecins, mais de tous les praticiens et des infirmières, qui interviennent directement en première ligne et non seulement dans les grands hôpitaux universitaires.»

Un autre projet se déroule en même temps qu'il figure dans les plans futurs: «On est en train de devenir beaucoup plus globaux et on s'intéresse, par exemple, à mener des études cliniques sur la démence et sur d'autres maladies. On voudrait de plus en plus aller vers les jeunes et on travaille beaucoup dans cette optique avec l'hôpital Sainte-Justine, parce qu'on désire se pencher beaucoup non seulement sur le cœur, mais sur des pathologies pédiatriques et autres.»

Pour l'ensemble de son œuvre, le Centre bénéficie d'un précieux appui financier: «Je dois dire qu'on est appuyés massivement et qu'on le sent de façon tangible.»

Collaborateur du Devoir

Félicitations au Dr Jean-Claude Tardif  
lauréat du PRIX ARMAND-FRAPPIER 2011

Directeur **VISIONNAIRE**  
Centre de recherche  
Institut de Cardiologie de Montréal

**SOMMITÉ** internationale  
Chercheur **PASSIONNÉ**  
**GRAND** clinicien  
Professeur **RESPECTÉ**  
Collègue **INSPIRANT**



**IRCM**

INSTITUT DE RECHERCHES CLINIQUES DE MONTRÉAL  
Affilié à l'Université de Montréal



FÉLICITATIONS À  
NABIL G. SEIDAH  
PRIX WILDER-PENFIELD

Professeur titulaire de recherche IRCM

Directeur de l'unité de recherche en biochimie neuroendocrinienne, IRCM

Titulaire de la Chaire de recherche du Canada en protéolyse des précurseurs

Professeur chercheur titulaire, Département de médecine, avec accréditation en biochimie Université de Montréal

Membre adjoint, Division de la médecine expérimentale du Département de médecine Université McGill

www.ircm.qc.ca — info@ircm.qc.ca



# PRIX DU QUÉBEC

Prix Athanase-David

## Après l'écoute des premiers bruits...

« Je plains les poètes qui ne sont pas médecins »

Le suc de Joël Des Rosiers? Il se distille entre poésie, médecine, pensée et vie. L'homme, si occupé qu'on croirait qu'il a mille vies, redit, pour *Le Devoir*, son parcours d'auteur audessus d'un petit-déjeuner de resto, avenue du Mont-Royal. Intarissable, carnet de notes en main afin de ne rien oublier, le poète lauréat du prix Athanase-David 2011 — un des plus importants prix de la littérature d'ici — repasse, de sa voix enveloppante comme la mer, le tracé de ses propres lettres.

CATHERINE LALONDE

« Je suis né blessé aux mains lors d'une césarienne. Cette blessure m'est devenue, dépiste de lui-même Joël Des Rosiers. Cette blessure inconsciente, puisque trop jeune, développe chez moi une hypersensibilité aux mots, à cette bataille pour que le mal puisse se transformer en mots. »

L'homme, on le devinerait, est psychiatre, psychanalyste actuellement en formation, et joue avec délice de la pâte humaine — qu'elle soit affective, symbolique ou cérébrale. Sa pensée chante et décortique à la fois. « Mon père faisait avec moi de longues promenades. Le son de sa voix qui disait des poèmes était couvert par la mer. C'est le premier bruit, le premier moment très précieux pour ce petit garçon

qui pose beaucoup de questions, qui est déjà bibliomane et échange à Noël ses jouets contre un livre. » Cette mer, dont le son mènera plus tard au poème, c'est celle des Cayes, où Des Rosiers est né en 1951, celle de l'Haïti natal.

« Le second bruit, c'est celui de la pluie sur les toiles des toits. Mon premier poème d'enfant, je l'ai écrit à huit ans, sur cette symphonie. Le troisième bruit formateur, c'est le jazz. » Musique échappée des fenêtres, écorniflée par un petit espion dans les escaliers, qui attend que sa mère, psychologue, ait fini son boulot. Un bruit qui le poursuivra à Montréal, où Des Rosiers arrive à 10 ans. « Il y avait ce club de jazz, le Black Bottom. J'avais 14 ou 15 ans et pas le droit d'entrer, alors je restais dehors en resquillant la musique. » Jusqu'à ce que l'énorme

portier, cerbère de service, lui cède un petit coin au chaud sous condition qu'il se tienne coi. « C'est là que j'apprends la langue poétique et oppressante du jazz: le tempo, le solo, l'improvisation. C'est là que je vais apprendre comment écrire. En voyant les plus grands: Miles Davis, Thelonious Monk, Sonny Rollins, Lester Young, Wes Montgomery et le génie de la batterie Tony Williams. C'est mon apprentissage rythmique. »

Et les voyages

Viennent ensuite les voyages, qui réinculquent l'amour démesuré de la langue, cette « passion charnelle, caraïbe, pour la langue française », part héritée de son père « prof de latin qui jouait les hommes à l'aune de la grammaire ». Même les études, selon Des Rosiers, le mènent à la poésie. « J'ai choisi les deux spécialités les plus difficiles de la médecine [chirurgie générale et psychiatrie] pour passer de la clinique à l'esthétique. Ya pas eu que le jazz: Freud parlait à Mingus, Lacan parlait à Coltrane, c'était dans ma façon d'être. Et même lorsque j'écris le poème, c'est de la médecine que je fais. Chaque poème est un pharmakon, est l'espérance



Joël Des Rosiers

que la parole pourra repousser le trauma, chasser la mort, s'ouvrir à l'amour, et voilà comment la

sensorialité, les sonorités et l'érotisme de la phrase auront une importance chez moi; voilà comment l'anatomie, le corps humain en seront aussi. »

Pour mener cette vie double, triple, multiple et léguée, puisque l'homme a neuf enfants, où puiser l'énergie? Joël Des Rosiers se strie d'un de ses immenses et calmes sourires: « Ça se pourrait que la fatigue soit angossante. Un jour, j'ai arrêté tout ça, et l'année où je devais me reposer, je me suis présenté six fois aux urgences. Mon organisme ne semble pas m'autoriser au repos! »

« Maîtres à être »

Dès son premier livre, *Métropolis Opéra* (Triptyque) en 1987, Des Rosiers peut compter sur Gaston Miron, qui va lui donner, toujours, un coup de pouce, jusqu'à parler de lui en France. *Triptyque* (Triptyque), deuxième opus, est déjà finaliste au Prix du Gouverneur général. Le poète est inspiré — « ses maîtres à être », s'amuse-t-il — par Rabelais, Rimbaud, Mallarmé, Lautréamont, Baudelaire, Saint-John Perse, Edouard Glissant, Aimé Césaire, et maintenant Jude Stéfano et Pascal Quignard.

Le transportent aussi les arts visuels — Basquiat peut-être en tête — et l'architecture. « Je plains les poètes qui ne sont pas médecins, poursuit le lauréat. Je dis souvent que ce sont les médecins qui ont inventé la littérature, de Céline à Ferron, de Rabelais à Tchekhov, Aragon. Même Maurice Blanchot est neuropsychiatre et l'a caché. Même Victor-Lévy Beaulieu a voulu être biologiste. Ils sont happés, tous, en raison de cette proposition: toute souffrance est en quête de récit. »

Ainsi, *Gaiac* (Triptyque), dernier recueil de Des Rosiers, porte le nom de la panacée de Rabelais. Et le prochain, *Métaspora*, sur la table, s'attachera « à la capacité qu'on a de transporter avec soi ses patries intimes, au-delà de la diaspora ». Entre le poète et l'homme médecin, aucune faille. La main porte le même geste, du stylet au stylo, dans l'éternelle quête de guérison et de style. « Le poète offre autour de sa blessure une nomination du monde. Il va nommer le monde, écrivant », conclut Joël Des Rosiers.

Le Devoir

Prix Wilder-Penfield

## Et la patience porte fruit

« Il faut laisser aux scientifiques une liberté de pensée »

Dès sa plus tendre enfance, Nabil Seidah rêvait de découvrir comment fonctionne le cerveau. Or voilà qu'à présent il dirige une équipe de chercheurs qui met au point une série de médicaments qui pourraient un jour traiter des problèmes de santé aussi variés que le mauvais cholestérol, l'anxiété, le cancer et les maladies cardiaques. Pour ses travaux et découvertes, le directeur du Laboratoire de biochimie neuroendocrinienne de l'Institut de recherches cliniques de Montréal (IRCM) a reçu le prix Wilder-Penfield.

CLAUDE LAFLEUR

« Pour moi, il est une force de la nature impressionnante avec un des cerveaux les plus rapides, incisifs et créateurs qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma carrière scientifique, rapporte Jean Davignon, chercheur émérite à l'IRCM. En plus d'être une véritable encyclopédie ambulante, cet être dynamique, motivé par les défis, éloquent et pragmatique, est incessamment centré sur les mécanismes physiopathologiques. Il est particulièrement difficile à suivre. C'est un gentilhomme et un savant avec qui j'ai beaucoup aimé travailler. »

Du Caire à Montréal

« J'ai vraiment commencé à m'intéresser aux sciences lorsque j'avais cinq ans, raconte Nabil Seidah. J'habitais alors chez ma grand-mère, en banlieue du Caire. Elle avait une collection de Larousse médicaux illustrés dans lesquels on présentait différentes maladies et pathologies humaines. Ça m'a fasciné! À sept ans, j'avais une grand-mère qui était schizophrène — même si, dans ce temps-là, on ne savait pas qu'il s'agissait de cela. Ça m'a beaucoup ébranlé. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai décidé de faire quelque chose pour elle, que je chercherais à comprendre le fonctionnement du cerveau. »

Le jeune Seidah entreprend donc des études qui le mènent, en 1969, à entreprendre un doctorat à l'Université Georgetown, à Washington D.C.. C'était l'époque de la guerre du Vietnam, rappelle-t-il, ce qui m'a plongé dans une grande agitation; dans les rues, on marchait contre l'utilisation du napalm au Vietnam. Eh oui, comme tout le monde, je suis descendu dans les rues... »

Son doctorat en poche, en 1973, il décide de s'installer à Montréal, plutôt que de retourner dans son pays, alors en guerre contre Israël. « Pourquoi Montréal? pose-t-il. Parce que d'abord ma langue maternelle est le français et que ma sœur et deux de mes frères s'y trouvaient déjà. » Le jeune chercheur se joint alors à l'équipe du Dr Michel Chrétien, qui venait d'ouvrir un laboratoire d'endocrinologie à l'Institut de recherches cliniques de Montréal.

14 ans... avant de trouver!

« J'ai tout appris avec le Dr Chrétien, dit-il. Nous cherchions à comprendre comment le cerveau communiquait avec les différents organes. Cela nous a finalement menés à découvrir, en 1976, la bêta-endorphine, ce qui nous a catapultés sur la scène mondiale. »

« Mais nous voulions comprendre comment les hormones étaient construites. Et ça a été long — 14 ans! — avant de finalement réussir à percer ce mystère. En 1990, on a découvert les deux premières enzymes, PC1 et PC2, les plus importantes pour fabriquer certaines des hormones. » Puis, durant la décennie suivante, son équipe identifie les sept autres membres de la famille. En particulier, les deux derniers (PCSK8 et 9) sont directement liés à la synthèse et à la régulation du cholestérol. Depuis ce jour émergent de nouvelles applications à partir de ces molécules.



Nabil Seidah, directeur du Laboratoire de biochimie neuroendocrinienne de l'Institut de recherches cliniques de Montréal

Fort de ces découvertes, l'équipe de Nabil Seidah se consacre désormais à la conception d'un médicament destiné à contrôler le cholestérol. « On a déjà mis au point ce médicament et il s'agit maintenant de le tester pour s'assurer qu'il n'y a pas de toxicité, précise le chercheur. C'est un long processus, puisqu'il faut tout vérifier afin de s'assurer qu'il n'y a pas d'effets secondaires. On en est là. »

Si tout va bien, il espère que ce médicament sera disponible d'ici une dizaine d'années — le temps de réaliser tous les essais cliniques et d'obtenir les diverses approbations gouvernementales. « Pour le moment, tout va bien, indique le chercheur, puisque les patients se portent bien. Il faut cependant encore réaliser les phases 3 et 4 des essais cliniques, mais je crois qu'on est en très bonne voie... »

En outre, son équipe continue à étudier les autres membres de la famille des PC. « Certains jouent un rôle dans le comportement de la mémoire ou sur l'anxiété, illustre le chercheur. Nous pourrions donc parvenir à obtenir de nouveaux médicaments... »

Tuer la recherche fondamentale?

En près de quarante ans de carrière, Nabil Seidah observe que la recherche scientifique a bien changé, à tel point que le cheminement qu'il a réalisé ne serait peut-être plus possible aujourd'hui. « Je reviens d'un congrès aux États-Unis, dit-il, et tout le monde se pose une question: est-on en train de "tuer" la recherche fondamentale au profit de la recherche appliquée? »

Nombre de chercheurs, rapporte-t-il, s'inquiètent de ce que nos dirigeants politiques, les organismes subventionnaires et, plus globalement, la société en général exigent de plus en plus que la recherche scientifique donne des résultats concrets. On laisse par conséquent moins de liberté aux chercheurs pour qu'ils explorent des avenues moins proches des applications.

« Il faut que nos gouvernements nous soutiennent dans nos recherches fondamentales, et pas juste pour la recherche appliquée, insiste M. Seidah. Par exemple, dans mon cas, au départ, mes travaux n'étaient pas orientés vers le traitement du cholestérol... Et je crois qu'il faut laisser aux scientifiques une liberté de pensée qui peut nous mener dans des directions inattendues. C'est important que l'on comprenne cela. »

Selon lui, les exigences imposées aux chercheurs ont beaucoup changé depuis les années 1980. « J'ai eu la chance d'être subventionné depuis toujours par les gouvernements, dit-il, et de bénéficier de collaborateurs extraordinaires, car la recherche, ça se fait toujours en équipe. Toutefois, il est possible que si, aujourd'hui, c'était à recommencer, je ne parviendrais peut-être pas à faire les mêmes découvertes! »

Collaborateur du Devoir

Chez Merck, nous travaillons fort pour que le monde se porte bien. Comment? En fournissant aux gens, partout à travers le monde, des médicaments d'ordonnance novateurs, des vaccins, des produits grand public et des produits de santé animale. Nous offrons également des solutions de premier plan en matière de santé qui font une différence. Nous accomplissons cela tout en écoutant les patients, les médecins et nos autres partenaires, en plus de devancer leurs besoins.

Notre raison d'être



Nous croyons qu'il est de notre devoir de s'assurer que nos produits puissent être disponibles pour ceux qui en ont besoin, peu importe où ils se trouvent ou leur capacité de payer. Nous avons donc mis en place des programmes et des partenariats d'envergure afin d'atteindre ce but. Vous pouvez en apprendre plus sur [merck.ca](http://merck.ca).

Notre quête se poursuit : se redéfinir pour entretenir l'espoir d'un plus grand nombre de personnes partout dans le monde. Nos objectifs sont bien établis et notre engagement est indéfectible. Nous consacrons tous nos efforts à la résolution de problèmes et la recherche de nouvelles solutions.

 **MERCK**  
Vivre mieux  
[www.merck.ca](http://www.merck.ca)

# PRIX DU QUÉBEC

Prix Gérard-Morisset

## Le patrimoine au fil des jours et des saisons

« J'ai appris à prendre le temps de regarder la nature qui nous entoure »

Tout le monde connaît l'historien Jean Provencher. On a vu sa crinière à la Vigneault sur tous les plateaux de télé et entendu tout aussi souvent, à la radio, sa voix à géométrie variable selon le sujet. Communicateur enthousiaste de premier plan, Jean Provencher est devenu une sorte d'institution au fil des années.

MICHEL BÉLAIR

Tout le monde connaît aussi la passion de Jean Provencher pour la petite histoire et les petits métiers, puisqu'il parle avec autant de verve et de facilité de la vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent depuis les débuts de la colonie... que de l'évolution des transports dans la Vieille Capitale, du rôle des communautés religieuses dans l'histoire de Montréal ou encore de l'épopée des voitures d'eau sur le Saint-Laurent. En fait, on a l'impression que Jean Provencher a écrit sur tout, sur les gens comme sur les métiers qui n'ont jamais vraiment rien de petit au fil des saisons. Et c'est presque vrai...

### Une chance

Au téléphone, cet homme particulièrement attachant raconte ses débuts en mots tout simples, chaleureux, présent à la moindre inflexion de voix, voguant sur le sujet de sa vie avec l'aisance d'un fabricant de canots d'écorce, d'un maréchal-ferrant ou d'une fileuse de lin. Jean Provencher aime le monde qu'il décrit, quel que soit le sujet dont il parle; il aime surtout les gens dont il sait dire les habiletés comme les misères dans une langue limpide, riche de détails, coulante comme la vraie vie. Le voir sauter d'une roche à l'autre pour traverser la

rivière aux Ânes ou le suivre — même au téléphone! — dans ses dérives organisées est un véritable plaisir.

Pourtant, tout avait commencé plutôt sec. Après avoir étudié à l'Université Laval avec Jean Hamelin — son « maître », dit-il avec émotion — Jean Provencher passe trois années à titre de secrétaire de la commission Dorion sur l'intégrité du territoire québécois, à la toute fin des années 1960. Puis, il publie son premier livre, *Québec, sous la loi des mesures de guerre 1918*, en 1971; l'ouvrage soulève un pan d'histoire dont peu de gens se souvenaient. Mais lorsqu'il publie ensuite sa biographie de René Lévesque en 1973, puis *La grande peur d'Octobre 70* l'année suivante, la critique est assez violente. « Je me suis fait ramasser par Pierre Vallières dans *Le Devoir*, et, finalement, c'est une chance que les choses se soient passées ainsi », dit carrément l'historien.

Nous sommes déjà autour de 1976 et Provencher se fait *drop-out* de l'Histoire avec un grand H. Alors que, un peu partout au Québec, de Rapide Danseur en Abitibi jusqu'au Grand Détour à Matane, s'amorce « le retour à la terre », il s'installe bientôt avec femme et enfant dans une ferme qu'il vient d'acheter à Sainte-Anastasia. Il lit *Mainmise*, plonge dans la réalité quotidienne de la contre-culture dont il vit les va-



RÉMY BOHLY

Jean Provencher aura publié presque une trentaine de livres, seul ou avec d'autres.

leurs à fond. « Comme l'ont fait plusieurs de ceux qui ont vécu la contre-culture à l'époque, dit-il avec un clin d'œil entre les mots, j'ai appris à tout faire et à prendre

« Comme l'ont fait plusieurs de ceux qui ont vécu la contre-culture à l'époque, j'ai appris à tout faire et à prendre le temps de regarder la nature qui nous entoure »

le temps de regarder la nature qui nous entoure. » Bref, Jean Provencher devient le Jean Provencher que tout le monde connaît.

Provencher — qui ressemblait un peu à Jean Ferrat à l'époque, mais en beaucoup moins grand — affirme que c'est là, à faire ce qu'on fait quand on vit des rêves d'auto-suffisance, d'économie collecti-

ve et de réseaux à créer, qu'il a développé une admiration sans borne pour tous ces gens qui ont tricoté, depuis les débuts de la colonie, l'histoire de notre

survie avec leurs mains de paysans. C'est là, en observant les fleurs et les oiseaux et les techniques de survie que

sont au fond les paramètres de notre façon d'occuper le territoire, en se découvrant chaque jour un peu plus lui aussi, que Jean Provencher choisit de se faire historien du quotidien.

### Le plus simple

Il y va à partir du plus simple, qui se révèle souvent le plus complexe: le temps. Le temps

qui passe différemment au fil des saisons, que l'on vive en campagne au fond d'un rang... ou en ville à deux trajets d'autobus du bureau. En 1980, Provencher amorce la publication de la série qui va faire résonner son nom dans la tête de tout le monde: voilà *C'était le printemps — la vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent*. En 1982 arrive *C'était l'été... puis C'était l'automne...* en 84 et *C'était l'hiver...* en 86. Ça y est, c'est parti jusqu'à *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent* en 2010.

À partir de ce moment, Jean Provencher va se féliciter d'avoir choisi de se faire travailleur autonome, parce qu'il passera plus d'un quart de siècle à tenter de répondre aux « demandes d'enquêtes » qu'on lui proposera. En s'entendant à prendre le temps d'observer, en fouillant aussi le moindre registre dévoilant une façon de faire comme une technique de mise en valeur du territoire, il s'amuse toujours à reconstruire de la façon la plus juste et la plus claire possible la trame de la petite histoire avec laquelle on bâtit la grande.

Il touche à tout, on l'a dit, et, dès le début des années 80 jusqu'à nos jours, il publie sans arrêt. Il plonge à répétition dans la petite histoire de la ville de Québec — il écrira même une pièce de théâtre avec Paul Hébert, *Québec, printemps 1918*, et un livre sur son carnaval! — étudie la vie de ses quartiers, décrit la transformation de ses lieux célèbres à travers le temps, se penche sur ses parcs, ses jardins... même ses oiseaux, avec Pierre Morency — on y revient toujours, surtout quand on a 22 mangeoires à remplir tous les deux jours!

Parler de lui — et parler avec lui, encore plus! — c'est parler d'un autre projet fou définissant aussi la contre-culture: prendre le monde à bras-le-corps! Le toucher, le connaître assez pour pouvoir publier un répertoire de tous les types d'outils pouvant permettre aux hommes de survivre et de vivre harmonieusement sur la planète. Quand on prend l'œuvre de Jean Provencher dans son ensemble, on ne peut que retrouver l'esprit de ce qu'ont été pour sa génération le projet *Whole Earth Catalog*, de Stuart Brand, puis le *Répertoire québécois des outils planétaires*, de l'équipe de *Mainmise*...

Au total, Jean Provencher aura publié presque une trentaine de livres, seul ou avec d'autres, et c'est loin d'être fini, comme on le découvrira avec plaisir en le retrouvant dans son site Internet interactif (<http://jeanprovencher.com>). Il aura aussi travaillé comme conseiller pour une infinité d'émissions de télévision et de radio sur le patrimoine articulé au présent et au quotidien; il aura même, comme le soutient Serge Bouchard en appuyant sa candidature, redéfini la profession de vulgarisateur scientifique par son engagement lumineux... Ce qui n'est pas tout à fait étonnant, puisque Jean Provencher connaît bien les rouages du métier, lui qui est bénévole de longue date pour une radio communautaire de la Vieille Capitale.

A bien y penser, il ne manquait au fond que ce prix Gérard-Morisset du patrimoine pour le placer au-dessus du foyer de la maison de Sainte-Anastasia...

Le Devoir

**AGIR  
DE FAÇON  
RESPONSABLE  
ET DURABLE**

« JE SUIS HEUREUX D'ENCOURAGER LE TALENT DE NOS ARTISTES ET LA CRÉATIVITÉ AU QUÉBEC. »  
LOUIS PELLETIER, CONSERVATEUR

Depuis plus de 30 ans, la Collection Loto-Québec offre une vitrine privilégiée aux créateurs et artistes contemporains de chez nous. D'ailleurs, notre Collection compte au-delà de 4 000 œuvres réalisées par plus de 1 000 artistes québécois.